

Une mutation pourrait en cacher une autre....

Jean Pierre Graftieux

Si le risque viral consiste en une mutation, une autre pourrait affecter nos comportements. Allons-nous pouvoir et savoir encore vivre ensemble dans un contexte de risque ou allons-nous assister à une dislocation de l'unité sociale, quand la solidarité collective comporte le risque de repli sur soi. L'irruption du coronavirus dans la société modifie non seulement notre rapport à autrui mais la place accordée à chacun dans son environnement. Les « mesures barrières » recommandées le seront d'autant plus qu'elles ne constitueront pas des barrières dressées entre moi et autrui instinctivement érigé comme un péril immédiat. Si les précautions sont à assumer (et il faut qu'elles le soient) elles ne doivent pas l'être au nom d'un sauve qui peut mais être observées au nom d'un principe qui s'appelle le respect. Respecter c'est savoir se tenir à distance, pour ne pas aliéner, en la circonstance, l'intégrité corporelle d'autrui. Exercer sa responsabilité pour autrui c'est se comporter en tant que porteur sain potentiel au nom d'une solidarité collective. Mais accepte-t-on l'idée de côtoyer un tel proche ? Comment se comporter ? *Je vais passer une mauvaise journée si je sais que tu es là*, s'entend répondre par un ami une personne qui, évoquant un possible contact avec un patient atteint du virus, proposait de s'en tenir aux mesures de protection. Là encore la limite est tenue entre la prévention et l'éradication. S'agit-il d'une perte de confiance ou d'une peur panique ? Irai-je aider à se relever une personne âgée qui vient de chuter si je l'entends tousser ou vais-je détourner mon regard ? Le moindre éternuement va-t-il provoquer des vagues de suspicion ? Les mesures de protections sont autant des devoirs que des obligations pour soi et autrui. Agir par devoir ou conformément au devoir ? Le gris devient la couleur dominante. Ou placer la limite entre la moralité et l'intérêt ? Les mesures de protection réciproque sont des mesures de santé publique utiles au plus grand nombre. Cela se comprend, mais elles ne doivent pas conduire au désengagement de notre métier d'homme, celui d'être attentif à la souffrance d'autrui. Quelle éthique fera la part entre la vigilance et la défiance ? Comment rester présent sans nuire ? L'éthique minimale de Ruwen Ogien serait-elle à envisager ? Cette éthique est-elle possible dans une société où l'on pense que l'on peut contaminer son prochain d'un regard ? Les hommes deviennent fous à l'idée d'affronter une incertitude, quand la seule valeur réside en la maîtrise d'un monde ultra sécurisé. Heidegger en soulignant les dangers de la technique avait prédit en 1936 (in *Apports à la philosophie*, § 152) : « La régression catastrophique du dernier homme au rang d'animal technicisé, qui va du coup perdre l'animalité originale de la bête bien insérée dans son environnement. » Une phénoménologie qui reste d'actualité quand le salut réside – en évitant de se parler, de se toucher, de s'attarder – dans un comportement mécanisé où le robot pourrait servir de modèle. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de dénigrer les mesures de protection utiles à appliquer mais de voir, pour ne pas sombrer dans l'animalité, qu'elles véhiculent en soi des mutations de comportements dépassant la finalité de leur exécution. Espérons tout de même que chacun sauve son *Körper*...!